

LE MALENTENDU DE LA CORRESPONDANCE
D'ARABIE ET D'AFRIQUE D'ARTHUR RIMBAUD:
GRIMACE À SA MÈRE ? PIED DE NEZ POSTHUME ?
(1880-1891)

«Vous devez me considérer comme un nouveau Jérémie, avec mes lamentations perpétuelles ; mais ma situation n'est vraiment pas gaie. »¹

« [...] si vous présumez que je vis en prince, moi je suis sûr que je vis d'une façon fort bête et fort embêtante. »²

Rimbaud aux siens

Ceux qui ont fait à Rimbaud cette détestable réputation d'épicier malchanceux et de sinistre marionnette à Harar – « lamentable polichinelle » a dit Breton (1940) – avaient en tête sa correspondance d'Arabie et d'Afrique trafiquée par Berrichon³. Il est vrai que la préface de l'ineffable Paterné et ses tripotages plombaient déjà la nacelle, et grande était leur déception de ne pas retrouver dans cette prose le lyrisme inspiré du génial poète de dix-sept ans. L'Estre s'était-il « édulcoré » à l'est de Suez comme l'avait prophétisé Verlaine ? La révélation d'un autre Rimbaud surtout les scandalisait : un « ambitieux disciple de Crésus »⁴ se rêvant rentier, voilà qui ne cadrerait guère avec les sympathies pro-communardes et les mots d'ordre libertaires du voyou des lettres, encore moins avec les opinions anticapitalistes des admirateurs de Rimbaud-le-rebelle, un crime impardonnable dans le monde littéraire tendance marxiste-léniniste d'avant et d'après guerre. Voilà qui explique la férocité des assauts des plus communistes et une condamnation quasi unanime de cet épisode obscur qui a paradoxalement beaucoup contribué à l'élaboration du mythe Rimbaud. En outre, il faut bien le reconnaître, cette correspondance prise au premier degré n'est qu'un long geignement qui déconcerte et finit par irriter. Rimbaud ne cesse de s'y plaindre amèrement de tout : de la chaleur de cet affreux trou d'Aden, de ce ramassis d'imbéciles et d'idiots qu'il côtoie, d'être exploité par des ladres et des fripons⁵, de son travail abrutissant, des manœuvres incohérentes des puissances coloniales qui gênent le commerce, etc., etc. L'argent surtout ! L'argent qu'il s'échigne à ramasser sous des températures brrrrrrrûlantes et qu'il faut chercher à placer ensuite dans une banque sûre. Quel ennui ! Rien ne va. Rien ne trouve grâce à ses yeux. Quand il mentionne exceptionnellement l'attrait du plateau abyssin et sa liberté à Harar, on en vient à se demander s'il n'a pas commis des lapsus.

1. Aden le 8 octobre 1887, in Arthur RIMBAUD, *Œuvres et lettres*, édition établie par André GUYAUX, Paris, Gallimard, 2009, p.609.

2. Harar, le 15 février 1881. Chers amis.

3. *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud : Égypte, Arabie, Éthiopie*, avec une introduction et des notes par Paterné BERRICHON, Paris, Mercure de France, 1899.

4. Lettre de Monseigneur André Jarousseau, évêque de Harar, à Enid Starkie, 22 septembre 1936, in STARKIE, Enid. *Arthur Rimbaud in Abyssinia*. Oxford : Clarendon Press, 1937. Pour l'édition française : Paris, Payot, 1938.

5. « Ces gens [les frères Bardey] sont des ladres et des fripons bons seulement pour exploiter les fatigues de leurs employés ». Lettre de Rimbaud aux siens, Aden, 22 janvier 1882, Chers amis.

Il est bien rare en effet de débusquer dans cette correspondance d'Arabie et d'Afrique quelques aperçus favorables sur sa situation. Pourtant, si l'on recoupe quelques témoignages⁶, il semble qu'à Aden sa position n'était pas dénuée d'agrément⁷ : aux heures de travail, la brise des pankas nonchalemment actionnés par des préposés « tout imprégnés d'odeur »⁸, le café à volonté (qualité *harar*) qu'on devait lui apporter sur un signe, et après les heures de bureau, s'il le souhaitait, l'absinthe fraîche (la machine à glace est attestée) avec les derniers journaux, les romans à la mode auprès du billard, la visite chez l'épicier Parsi et les promenades en calèche parfois avec une Abyssinienne d'assez jolie figure vêtue à l'européenne⁹, les petits plats à la mode de chez nous chez Suel, et la nuit les causeries devant un brandy soda, un curaçao glacé ou un verre de « ponche », à la terrasse « illunée » de l'Hôtel de l'Univers devant la mer Rouge... Quel mince de chic comparé au bar éponyme de Charleville avec vue « sur la place taillée en mesquines pelouses » ! Sans oublier la pêche au lamparo, les promenades en canot à voile, les baignades en mer et les parties de chasse dans les environs d'Aden... Cocagne! Cocagne!

Lisons maintenant Rimbaud : « On ne reçoit aucun journaux, il n'y a point de bibliothèques, en fait d'Européens il n'y a que quelques employés de commerce idiots qui mangent leurs appointements sur le billard et quittent ensuite l'endroit en le maudissant »¹⁰. Pour le coup flagrant délit! Alfred Bardey assure qu'il y avait à la factorerie quantité de romans, de brochures et de journaux, mais « Rimbaud n'en lisait jamais »¹¹. De quoi se plaignait-il alors? Rimbaud raconta même à Gabriel Ferrand « qu'il s'était servi de quelques romans qu'il avait pour faire des paquets et des cornets »¹², c'est tout dire... Le billard c'est Rimbaud qui l'écrit lui-même, et qui dit billard dit absinthe et curaçao¹³ à proximité. Quant aux parties de chasse à l'oasis de Sheikh Othman, on a retrouvé une photo¹⁴ qui atteste sans conteste la participation de Rimbaud, pris la main sur le canon de sa carabine en compagnie d'Européens à casques coloniaux (des employés de commerce idiots?). La vie d'Arthur à Aden était-elle si déprimante ?

Rares sont les exégètes qui ont perçu l'ironie de cette correspondance où pourtant de drôles de sarcasmes éclatent comme de grosses claques sur les cuisses. C'est Rimbaud qui s'esclaffe. Des lettres cousues de fil blanc pour qui sait lire entre les lignes ; et même de grosses ficelles qui aboutissaient toutes à Roche, histoire de secouer le cordon qui le reliait bon gré mal gré à la Mother. « Exilé ici »... Certes, Arthur devait avoir de temps à autre des cafards d'expat' bien compréhensibles. À qui se serait-il confié? Comme le barbier du roi Midas il lui fallait creuser un trou avec sa plume pour y épancher son spleen. Jusqu'à quel point la Daromphe était-elle dupe? « Arthur, mon fils »... Elle connaissait son zèbre! Et lui pour la rassurer : « si je me plains c'est une manière de chanter »¹⁵. De chanter? De distiller plutôt un drôle de fiel quand ça le faisait trop braire de tartiner une réponse à sa mère qui voulait des nouvelles. Il faut lire la lettre

6. Voir notamment Denis de Rivoyre (1836-1907), *Les Français à Obock*, Paris, 1887, p. 84-87.

7. À propos de la lenteur du courrier à Harar, Rimbaud ironise : « C'est un des agréments de la situation. C'est même le pire ». Lettre de Harar du 15 février 1881 à ses « chers amis ».

8. Charles Baudelaire, « La vie antérieure ».

9. Voir notre notice « l'Abyssinienne de Rimbaud ». http://cornu-de-lenclos.com/Rimbaud_%26_Harar.html

10. Lettre d'Aden du 14 avril 1885.

11. In « Nouveaux documents sur Rimbaud » *art. cit.*, p. 25.

12. *Journal* de Claudel, Tome I, Cahier II. sept-oct.. 1912, Gallimard, p.238.

13. Quand il raconte à sa mère qu'il ne buvait ni ne fumait à Aden... qu'il nous soit permis d'en douter. Son Abyssinienne fumait (témoignage de Françoise Grisard). Rimbaud adolescent fumait du belge de contrebande dans sa gambier. Pour ce qui concerne la boisson, on sait quel soiffard il fut avec Verlaine (qui a laissé en outre plus d'un dessin d'Arthur devant un verre et la pipe au bec). Olivoni raconte que Rimbaud prenait souvent des coups au café du coin à Harar, qu'il était amateur de la bière locale appelée *bouza* (quel nom), sans parler du *tedj* (hydromel local), du *kat* et du reste... (in Dotoli, *Rimbaud, l'Italie, les Italiens*, 2004, p. 217-218). Voir aussi notre notice « Rimbaud et le kat à Harar », http://cornu-de-lenclos.com/Rimbaud_&_Harar_files/Rimbaud%20et%20le%20kat_1.pdf.

14. « Environs d'Aden. Avant le déjeuner à Sheikh Othman », selon la légende à l'encre noire figurant au dos de la photographie. « L'image montre un groupe de six personnages posant sur les marches de la demeure d'Hassan Ali à Sheikh Othman, près d'Aden. Parmi eux, en haut à gauche, Arthur Rimbaud. » Sotheby's, 27 juin 2007. <http://www.sothebys.com/en/auctions/ecatalogue/2007/100-books-manuscripts-documents-and-objects-from-the-pierre-leroy-collection-pf7025/lot.92.html>

15. Lettre du 10 juillet 1882.

qu'elle lui adressa le 10 octobre 1885¹⁶ pour être édifié. Quelle calamité! Le genre de prose à vous mettre en humeur de suicide¹⁷... La poisse intégrale! On retrouve chez la veuve Rimbaud les trois composantes du nihilisme judéo-chrétien: ressentiment, mauvaise conscience, renoncement ascétique (dans son cas par le travail¹⁸). On sait combien les institutions et la littérature excellaient à l'époque dans la valorisation de ces passions tristes. La vie pour la veuve Rimbaud, comme pour beaucoup de ses contemporains, n'était qu'une chose bonne à expier. Un sombre esclavage triomphait chez elle à l'ombre du dolorisme chrétien. Arthur ne devait ouvrir ses lettres qu'avec appréhension, et l'on peut comprendre qu'il se soit exonéré de la corvée de lui répondre en se payant sa tête. Mais il n'allait pas non plus l'envoyer paître; elle faisait ses courses chez le libraire et filait régler son dossier militaire, alors mieux valait lui cacher les conditions de sa situation – pas si désagréables en définitive – car la Mother n'aurait pas supporté que son fils prisse du bon temps dans ses affaires. Madame Veuve Rimbaud trimait sur sa ferme de Roche avec toute l'opiniâtreté de ceux qui ont du courage pour souffrir et n'en ont pas pour changer leur vie.

Alfred Bardey dans ses lettres à Berrichon¹⁹ témoigna dès 1897 de l'« esprit caustique et mordant » de son ancien employé, de son « méchant masque satirique » et de son « esprit dénigrant ». Pierre Bardey aussi: « il me paraissait un peu fantasque »²⁰. Il se rappelait lui aussi sa « verve un peu caustique », et il a même cette phrase très clairvoyante: « On était, c'est naturel, porté à rire de ses histoires, toujours spirituellement contées sans qu'on fût bien certain de ne pas être traité à son tour de la même façon ». Les frères Bardey n'allaient pas tarder en effet à découvrir comment Rimbaud les avait assaisonnés dans ses lettres où il les traita une fois d'« ignobles pignoufs »²¹! Du coup Alfred, affecté par cette insulte forte qu'il ne croyait pas mériter, refusa de préfacier la correspondance caviardée par Paterne²², il évita ainsi de lier son nom à cette mystification. D'autres personnes qui avaient connu Rimbaud d'assez près à cette époque ont témoigné de son ironie froide qui faisait mouche. Ottorino Rosa: « facile à la raillerie il était caustique et aimait chercher le côté comique et ridicule des gens et des choses »²³. Armand Savouré: « tournant tout au plus ridicule comique [...] je ne l'ai presque jamais vu rire, alors que lui nous faisait tous rire aux larmes [...] un des plus charmant conteurs que j'ai jamais rencontrés »²⁴. Tous avaient gardé un souvenir précis de ce boute-en-train qui pratiquait l'ironie à froid. Certes Rimbaud était loin d'être un joyeux drille, mais l'aspect baroque de ce grand homme maigre d'aspect sinistre, de ce pince-sans-rire renfrogné et bizarre, devait accroître par effet de contraste la saveur loufoque de ses histoires. Comme quoi, on peut avoir été poète décadent à Paris et finir conteur de comptoir à Harar. Entendre débiter des blagues un peu cruelles sur les absents, voilà qui réjouit toujours l'auditoire – ressort classique. Curieusement, il n'y eut que Ferrand pour trouver sa conversation insignifiante, de « queues de poires »²⁵. Ferrand était-il un pisse-vinaigre? Rimbaud s'était-il payé sa tête, l'avait-il « froissé de ses railleries »? Arthur pouvait être cinglant et impitoyable, on se rappelle ses propos sans indulgence, un matin de 1873 à Londres, à la vue de Verlaine

16. Roche, 10 octobre 1885, in *Œuvres complètes*, Gallimard, 2009, p. 564.

17. Lire la réponse de la veuve Rimbaud à Verlaine qui menaçait de se tuer à Bruxelles: « Il faut aussi travailler beaucoup [...] vous aurez sans doute encore bien des jours mauvais ». Lettre reproduite dans LEFRÈRE, J.-J. *Arthur Rimbaud*, Fayard 2001, p.601.

18. « Le ronronnement d'abeille stérile de ta famille ardennaise. » René Char.

19. In « Nouveaux documents sur Rimbaud » *art. cit.*

20. In « Nouveaux documents sur Rimbaud » *art. cit.*, p. 21.

21. « Ces ignobles pignoufs qui prétendaient m'abrutir à perpétuité ». Lettre d'Aden, le 22 octobre 1885, Chers amis.

22. « ...bien que nous fassions un peu les frais du piédestal sur lequel vous l'avez placé. Je ne vous étonnerai certainement pas en disant que j'ai lu sans agrément quelques commentaires de vous et la lettre de A. Rimbaud publiée aux pages 176 et 177. » (Il s'agit de la lettre du 22 octobre 1885 où Rimbaud les traite d'« ignobles pignoufs »). Lettre d'Alfred Bardey, Saint Geoire, 30 novembre 1897. In « Nouveaux documents sur Rimbaud » *art. cit.*, p.22.

23. Dotoli, *Rimbaud, l'Italie, les Italiens*, 2004, p. 213.

24. Lettre du 12 avril 1897. Voir aussi sa lettre à Maurevert, Grasse, le 3 avril 1930 dans laquelle il parle de: « ses lettres même commerciales rédigées dans un style vraiment crevant. On se réunissait pour lire lesdites lettres et c'était une partie de plaisir. Pince-sans-rire je ne l'ai jamais vu très gai, mais il avait le talent de réjouir son auditoire par ses histoires si drôles qu'on se demandait d'où il les pouvait tirer ». Musée Bibliothèque Arthur Rimbaud de Charleville Mézières.

25. *Journal* de Claudel, Tome I, Cahier II. sept-oct.. 1912, Gallimard, p.238. .

se pointant d'un air piteux un hareng²⁶ à la main : « Ce que t'as l'air con ! »

Rien d'étonnant si dans sa correspondance d'Arabie et d'Afrique, ce pince-sans-rire d'Arthur fasse preuve de l'esprit dénigrant et railleur que nos témoins lui reconnaissent – question de tempérament ! En outre, dans le cas de la Mother le passif était plus lourd qu'un *daboula* de café, qu'une charge de 100 kilos. En négociant finaud qu'il était²⁷, il lui régla sournoisement son compte sans omettre les intérêts et les agios. Non, rien de bien étonnant qu'il ait cherché à se payer sa tête. Et involontairement celles de tout ceux qui ne comprennent toujours pas l'ironie de ses lettres. Ironie : « manière de se moquer (de qqn ou de qqch.) en disant le contraire de ce qu'on veut faire entendre²⁸ ». C'est la particularité, et le sel, de cet exercice littéraire : il n'y pas d'avertisseur typographique assez gros pour conseiller au lecteur de changer de lunettes.

Rappelons-nous le côté potache du Rimbaud adolescent, ses frasques avec l'ami Delahaye : l'affaire du pot de chambre en porcelaine muni du contenu *ad hoc* lancé du haut du clocher de l'église de Mézières, celle aussi du molosse irascible qu'ils excitaient, les aboiements du dogue finissaient par faire rappliquer le gardien, stupéfait de découvrir ces deux benêts hilares. Dans le cas d'Arthur, son côté gamin semble s'être maintenu jusqu'à une époque tardive si l'on en juge l'épisode rapporté par Alfred : « Rimbaud était généralement sombre et taciturne, mais un jour, ne se croyant pas vu, il me révéla certaine disposition à l'espièglerie que j'eusse été bien loin de soupçonner. Il venait, après une discussion très sérieuse, d'acheter pour la maison plusieurs sacs de café à un naturel ; celui-ci s'en allait, recomptant ses talari, l'air fâché de n'avoir pu voler ce roudi autant qu'il l'aurait voulu : Rimbaud regarda un instant le dos du bédouin, et tout à coup, aussi fort qu'un gamin seul peut faire, il tira la langue ». La scène se passa peut-être à Harar (en 1881?) comme pourrait le faire penser l'usage des thalers et l'achat des sacs de café.

Olivoni, un jeune maçon italien qui fréquenta Rimbaud lors de son dernier séjour à Harar rapporte entre autres qu'« il était considéré comme un commerçant habile, un homme malin et riche »²⁹ et raconte cette histoire amusante qui révèle un trait allègre de la psychologie de Rimbaud : à Harar, le jeune marquis Carlo di Rudini³⁰ était connu pour être bavard comme Pipelet, incapable de garder les confidences qu'on pouvait lui faire. Le jeune homme voulut une fois se disculper en invoquant une parole de son père : « *Carlo, [tu] sei una tomba* »³¹. Olivoni fit observer en blaguant que Rudini avait mal compris, son père avait dû dire : « *Carlo, [tu] sei una trompa* »³². « Ce jeu de mots fit beaucoup rire Rimbaud »³³. Le jeune marquis défia Olivoni en duel ; leur joute se termina le lendemain par une joyeuse beuverie chez Rosa, comme dans une comédie à l'italienne.

Qu'ajouter ? Sinon qu'on reste stupéfait, interloqué, médusé, sidéré, ébahi (et fatigué) de lire tant de jugements à l'emporte-pièce sur la vie prétendument misérable de Rimbaud à Aden et à Harar : « Mystérieuse volonté de supplice... Torture embrassée en silence... Vie banale [?]... Victime absolue dans l'anonymat... Obscurité sordide... Amertume grandiose... Immolation consentie... Sacrifice... Mort mimée... Suicide... Gâchage banal de l'énergie... ». Ce compendium des idées les plus absurdes est tiré de l'opuscule de Gabriel Bounoure, *Le silence de Rimbaud*³⁴, dans lequel l'auteur commet l'exploit de

26. Un maquereau dans l'autre des deux versions rapportées par Verlaine.

27. Voir notre notice « L'Or du Choa ».

28. *Le Petit Robert* électronique.

29. Cité par Dotoli, *Rimbaud, l'Italie, les Italiens*, 2004. p. 233.

30. Le jeune marquis Carlo di Rudini, secrétaire de Cesare Nerazzini, médecin et diplomate italien qui examina le genou de Rimbaud à Harar. Encore un craque à sa mère à qui Arthur écrivait qu'il n'y avait pas de médecin à Harar... Il y avait eu, tu temps des Égyptiens, les médecins du corps expéditionnaire et, au Choa, le « bon signor Traversi », médecin de Ménélîk qui amputa avec succès la jambe du Français Henry Audon en 1887.

31. « Tu es une tombe, Charles. »

32. « Tu es un trompe, Charles. »

33. Pour l'anecdote rapportée par Olivoni, voir Dotoli, *Rimbaud, l'Italie, les Italiens*, 2004. p104.

34. L'article de Bounoure sensé évoquer la vie de Rimbaud à Harar – réalité dont l'auteur ne semble avoir eu qu'une idée bien vague et très confuse – a été réédité par Fata Morgana en 1991.

réunir en quelques pages tous les lieux communs inspirés par les verdicts pour le moins hâtifs et biaisés de Berrichon, Claudel, Segalen, Breton, Camus, etc., gens plus pressés de souffler dans l'aile de leur moulin pro domo que de se documenter sans partialité sur la vie du négociant Rimbaud. Il est temps d'en finir avec ces jobardises, certes alimentées par les « jérémiades » de sa correspondance aux siens, il faut bien en convenir. « Mais jusqu'à quel point faut-il prendre ces jérémiades au sérieux, puisqu'il nous met en garde contre elles ? », a fait remarquer avec perspicacité Jean Voellmy ; l'étude de la correspondance Ilg-Rimbaud l'ayant convaincu de la part d'exagération comique de leurs échanges épistolaires.

Ceux qui côtoyèrent Rimbaud à Aden et à Harar savaient à quoi s'en tenir. Armand Savouré : « Je sais qu'en faisant la part de votre exagération habituelle, il reste un peu de vrai ». Alfred Bardey : « La plupart du temps tout était mal, mauvais, idiot, et, pour exprimer tout cela, les mots ironiques et drôles lui venaient d'abondance. Et cependant il adorait la brousse et les déserts du Somali, les montagnes de Harar, l'inconnu et surtout ce qu'il appelait la vie libre, en ces pays ». N'en déplaise aux accros de la légende noire du poète à Harar, l'expérience éthiopienne n'a rien d'un *Voyage au bout de la nuit*. Arthur à Harar ce n'était pas Bardamu dans ses cassoulets africains, à Fort-Gono, à Topo, ou à Biokobimbo ; la vie y était nettement plus acceptable et même agréable par plus d'un aspect. La factorerie des Bardey et plus tard le comptoir du négociant Rimbaud, ce n'était pas la compagnie Pordurière.

Jean-Michel Cornu de Lenclos
Harar, Mo Cho, Indépendance, 2012.